

Kimagure Orange☆Road : Shinjuku Station

Préambule

Imaginez...

Imaginez une gare immense...

Imaginez une gare par laquelle transite toute la population de l'agglomération de Lyon-Villeurbanne, *une fois le matin et une fois le soir...*

Imaginez une gare dont les dimensions dépassent l'entendement : 600 mètres de long, 180 de large, et on ne parle que du bâtiment central...

Imaginez une gare qui offre à ses usagers plus de *200 accès* ouvrant sur d'immenses halls, des kilomètres de couloirs de correspondance...

Imaginez une gare qui accueille autours de ses 35 quais ferroviaires et 50 quais routiers : 8 lignes de chemin de fer, 3 lignes de métro, 30 lignes de bus, et un nombre incalculable de taxis...

Imaginez une gare qui possède qui abrite à elle seule *8 galeries marchandes* regorgeant de magasins, commerces spécialisés, restaurants et fast-foods, offrant tout ce qu'on peut seulement imaginer trouver...

Imaginez une telle gare, et vous aurez un aperçu de **Shinjuku Station**, la seconde plus grande gare du monde en terme de superficie, mais de loin la plus fréquentée : ce ne sont pas moins de *3.64 millions* de passagers qui sont passés quotidiennement par ses quais en 2007 ! Quant au nombre de trains qui s'y arrêtent chaque jour, dites-vous simplement que c'est inimaginable ! Pour la seule ligne circulaire Yamanote, les trains circulent aux heures de pointe toutes les 3 minutes... *Dans les deux sens !*

Mais quant on sait que l'agglomération Tokyoïte est, avec ses *33 millions* d'habitants, la plus grande du monde, quand on sait que les *127 millions* de Japonais se concentrent sur les 377 835 km² du territoire du pays, ce qui donne une densité de *337,3 habitants* au km² (France : 96,3 hab./km²)... On se dit finalement que tout ça n'a rien de très impressionnant aux yeux d'un autochtone !

Et au milieu de tout ça, nullement impressionné, un petit japonais de 20 ans...



Shinjuku Station, côté quais

Chapitre I : un petit pain au chocolat

Lundi 6 avril, 6h59. La rame de train s'immobilise à quai. A l'heure, comme toujours. La foule de voyageurs en descend, compact, comme toujours. Ce sont des pendulaires qui vont au travail, qui dorment lorsque ils ont la chance d'avoir trouvé une place assise, qui se réveillent sitôt la décélération précédant leur station. Ils reconnaissent sans problème la station à laquelle ils doivent descendre, pour prendre une correspondance, pour se rendre à leur bureau, à leur université... Ca fait partie de leurs rites, ils sont habitués, ils font la même chose tous les jours, toujours ! Je me laisse entraîner et me retrouve ainsi dans le couloir qui me mène au hall ouest, le hall des « pas perdus », toujours le même hall, que je dois traverser pour accéder à la sortie. La sortie n°25, toujours la même...

Shinjuku Station ! Une immense bâtisse moderne et triste, huit lignes de chemin de fer, trois de métro, de nombreuses lignes de bus, plus de trois millions de voyageurs y transitant chaque jour... C'est ce que j'appelle « la plus grande fourmilière du monde » et je ne dois pas me tromper de beaucoup ! C'est cette gare que je traverse deux fois par jour, le matin, le soir, comme toujours... Quelques fois, on vient entre collègues à midi ingurgiter un sandwich/coca. Dans le hall ouest se trouve un commerce qui confectionne les meilleurs sandwiches de Tōkyō-Yokohama, et environs ! Parole !

Je m'appelle Kyosuke Kasuga, et j'ai 20 ans. Je fais partie de cette foule de pendulaires, d'habitués. Mais pas depuis longtemps, une année à peine. Même pas un an, 11 mois ! Avant, j'étudiais à l'université de Waseda, mais j'avouais m'y ennuyer ferme. Alors j'ai quitté le campus. Mon père étant photographe, je choisis de suivre cette voie et entrait comme photographe de presse stagiaire dans l'un des magazines qui travaille avec mon père. (Merci du piston, papa !) Je ne suis que rarement sur le terrain, la plupart du temps le journal m'emploie comme commis de rédaction. Cela fait partie de mon stage : les dix-huit premiers mois on apprend comment fonctionnent les rouages d'une rédaction. En onze mois, je n'ai pas encore bien trouvé mes marques, et il m'est déjà arrivé de manquer ma station parce que j'avais trouvé une place assise et qu'une vilaine attaque de paupières fit le reste...

Ainsi, chaque matin depuis onze mois, du lundi au vendredi, qu'il pleuve ou qu'il vente, je me lève à l'aube. Mon réveil me tire du lit à 5 heures, 6 heures moins cinq je sors de mon foyer, à 6h10 mon train démarre de la gare de Minami-Tama, à 6h24 arrivée à Tachikawa, correspondance avec la ligne de chemin de fer Chūō, à 6h32 départ de Tachikawa, pour arriver enfin à 6h59 à destination : Shinjuku Station. Depuis le quai 12, quai attitré de la Chūō-Line, je gravis l'escalier qui mène au passage surélevé, entraîné par une foule très compact, direction la sortie n°25 située à l'ouest, je redescends un grand escalier, traverse le grand hall ouest, et je débouche enfin à l'air libre ! Puis je me rends à pied aux bureaux du journal, situés à trois rues de la gare. Arrivée prévue à 7h22, début du travail à 7h30 tapantes, comme toujours... Et le soir, retour à la maison pour 20 heures, comme toujours, à moins qu'un reportage spécial ne m'appelle ailleurs ! Quelle vie ! Et pourtant, tout comme la grande majorité des pendulaires qui m'entourent, je m'y suis résigné. Je fais partie comme eux de ce que les occidentaux nomment « Japon S.A. » !

★ ★ ★

Mais ce lundi matin, quelque chose a attiré ma curiosité. Ou plutôt quelqu'un a attiré mon regard. Une jeune femme, éblouissante de beauté et de fraîcheur dans cette grisaille habituelle. Ebloui ! C'est le mot qui me convient le mieux en ce moment. Elle avait de longs cheveux noirs qui lui arrivaient jusque dans le bas du dos, un visage d'ange, avec de magnifiques yeux de la couleur de l'émeraude la plus pure, et un corps qui semblait présenter d'idéales mensurations. Un tablier jaune protégeait ses vêtements. Elle servait dans une petite devanture de boulangerie située sur un côté du passage surélevé, juste au sommet des marches du grand escalier qui mène au hall ouest. J'avais déjà remarqué cette échoppe par le passé, mais c'était la première fois que cette fille était là. Je n'éprouve pas la faim de si bonne heure, car j'avale toujours un petit déjeuner avant de partir, et toujours je passais mon chemin. Toujours...

– Monsieur ? Qu'est-ce que je vous sers ?

Je sursautais ! Je m'étais engagé dans la file d'attente et m'étais avancé sans m'en rendre compte. Elle se tenait devant moi, dans toute sa splendeur. Et moi devant elle, dans tout mon ahurissement. Que dire ? Vite ! Déjà derrière moi quelqu'un s'impatiente. Je balbutie enfin :

- Un petit pain au chocolat, s'il vous plaît !
- Voici, encore tout chaud ! 140 Yens (env. 1 €), je vous prie.

J'eus à peine le temps de la remercier que déjà le client suivant me poussait pour prendre son tour. Un client pressé, comme toujours... Je restais sur place, encore tétanisé par cette rencontre si inattendue, si imprévue, si... pas comme toujours !

Etonnée, elle tourna la tête dans ma direction et me demanda :

- Aurais-je oublié de vous rendre votre monnaie ?

A nouveau, je tressautais ! J'esquissais une réponse négative, puis, soulagée de ne pas s'être trompée, elle retourna la tête et continua sa vente.

★ ★ ★

7 heures 42, arrivée à mon lieu de travail. En passant devant mon chef, je m'excusais de mon retard.

– Pas grave, me répondit celui-ci, un grand rouquin du nom de Seiji Komatsu. C'est plutôt rare de votre part. Mais faites y attention à l'avenir !

Ouf ! Je m'installais à mon bureau et commençais mon boulot, tout en dégustant mon petit pain au chocolat, savourant bouchée par bouchée. Aujourd'hui, quelque chose m'était arrivé, et ce n'était pas comme « toujours ». Qu'est-ce qu'elle était belle ! Je réalisais que j'étais victime d'un coup de foudre. J'étais amoureux ! Oui, amoureux, et j'ignorais tout d'elle, tout ! Même son nom...



Une jeune femme, éblouissante de beauté et de fraîcheur...

Chapitre II : un nom charmant

Mardi 28 avril. Cela fait plus de trois semaines que je ne mange plus de petit-déjeuner avant de quitter la maison. Mes deux sœurs jumelles (Kurumi et Manami, de deux ans mes cadettes. De vraies pestes !) et mon père s'en inquiètent. Evidemment, ils ne peuvent pas savoir. Manami a bien deviné qu'une idylle se cachait derrière ce jeun inhabituel, mais je n'en ai pas dit mot. Chaque matin dorénavant j'achète mon petit pain au chocolat auprès de cette merveilleuse fille. J'en ai profité pour mieux la connaître : je n'ai pas remarqué de bague à ses doigts longs et fins, donc j'en déduis qu'elle n'est ni mariée, ni fiancée. Chaque fois qu'elle m'adresse la parole, accompagnée d'un doux sourire, mon cœur bat la chamade à tout rompre. Qu'est-ce qu'elle est beeeeeeeelle ! Malheureusement, lorsque je finis le soir, elle n'est déjà plus là. C'est bien dommage, je pourrais plus facilement engager la conversation sans être dérangé par l'un ou l'autre pendulaire pressé.

Mais ce soir, elle est encore présente ! Je m'en félicite vivement. Je prends une grande inspiration et m'approche du magasin vide de clients.

- Bonjour monsieur. Que puis-je vous servir ?
- Un petit pain au chocolat, répondis-je presque machinalement.
- Avec plaisir, Monsieur. Ca nous fait 140 Yens, s'il vous plaît.

Je payais, et, m'emparant du pain qu'elle me tendait, j'ajoutais :

- Nous avons eu de la chance avec le temps aujourd'hui, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas, je n'ai pas encore eu l'occasion de sortir de la gare de toute la journée.

Aïe ! Bravo, Kasuga, bien joué ! Je tentais de me rattraper :

- Je voulais dire que les clients étaient plus agréables lorsqu'il fait beau !
- Non, en général, ils sont tout aussi pressés.

Re-aïe ! Et deux à zéro pour elle. Mais comment je fais pour être aussi maladroit ? Là, je me devais de renverser le score en ma faveur.

- Les clients sont donc si ennuyeux que ça ?
- Oui, en général, le service doit être rapide. La plupart d'entre eux passent leur commande sans même prendre le temps de dire bonjour. Et les « bonne journée » se comptent pratiquement sur les doigts de la main.
- Quel boulot passionnant...
- On vit comme on peut. Oh ! Excusez-moi !

Elle s'adresse à un autre client. Je prends mon temps et reste sur place. Une fois l'homme parti sans un « au revoir », je pris mon courage à deux mains et m'aventurai :

- Vous devez avoir bien du courage pour faire ce métier, Mademoiselle... ?
- Ayukawa, me répondit-elle avec un sourire.

Ayukawa ! Ce qui signifie selon le kanji *Une rivière dans laquelle on trouve de petits poissons argentés*. Comme c'est joli ! Et comme ça lui va bien ! Enfin j'avais un nom sur ce joli visage. Seulement un nom, pas encore un prénom, mais patience, ne brusquons pas les choses.

★ ★ ★

Elle se fit plus présente en soirée, et mon heure de rentrée au foyer devenait de plus en plus tardive, mais ma famille prit vite l'habitude et ne s'en inquiéta pas longtemps. Manami, qui avait vu juste, fournit l'explication à sa sœur et à son père, qui l'acceptèrent avec un petit sourire en coin. Attends un peu que je t'attrape, Manami ! Hélas pour moi, étant d'une grande timidité, je n'osais pas engager davantage la conversation. Je restait des heures durant à la regarder travailler, et elle ne s'en rendait même pas compte. Si d'aventure je me faisais moins discret et qu'elle m'apercevait, je m'avançais comme si je venais d'arriver et

achetais un petit pain au chocolat. Toujours un petit pain au chocolat. Un jour, cependant, une occasion de changer se présenta à moi : il ne restait plus de pain au chocolat. Pris au dépourvu, je me mis une fois de plus à bégayer, pour enfin prendre rapidement congé et m'enfuir rapidement vers la sortie. Qu'a t'elle du penser d'un type comme moi. Le lendemain matin, j'eus droit à un sourire des plus gentils, plus une surprise qui m'attendait.

– Bonjour Monsieur, je vous ai mis un petit pain au chocolat de côté, rien que pour vous !

Je m'étais préparé à lui demander de me vendre une boule à la confiture. Devant la surprise, je me mis à bégayer de plus belle, ce qui fit apparaître un petit rire qui illumina son visage.

– Vous, alors, vous savez parler aux femmes !

Un trou de souris aurait été à ma portée que je m'y serai enfilé. Mon visage devait être tout rouge, et un second rire apparut à ses magnifiques lèvres. Je payais mon petit pain et me dirigeais vers la sortie n°25. En savourant une fois de plus la délicieuse pâte au chocolat fondu, je me mis à songer à une chanson que j'avais découverte en écoutant mes collègues la chanter au karaoké. Il s'agissait de la version japonaise d'une chanson française chantée par un Américain, je crois. Je ne me souvenais plus du nom du chanteur, mais les paroles et la mélodie me revenaient à la tête :

– Tous les matins il achetait son p'tit pain au chocolat, la, la, la, laaa la...



Chapitre III : la petite voleuse

Vendredi 29 mai, 17 heures. Le week-end arrivait à grands pas. Ce midi, je décidais de prendre le temps de passer chercher mon déjeuner au magasin de Mademoiselle Ayukawa. Les collègues se moquèrent doucement de moi, car, pour ne pas aller manger en leur compagnie, j'avais prétexté un argument qu'aucun d'eux n'avait cru, mais que tous avaient gentiment accepté. Je fonçais à la gare, porté par mes sentiments. Mais je devais rapidement déchanter. En arrivant à la devanture, je découvrais un homme qui devait être le patron couvrir la pauvre vendeuse de jurons pires les uns que les autres. N'écoutant que mon courage, j'interpellais l'homme, un grand gaillard avec un collier de barbe rousse :

- Non mais dites donc, vous ! On ne parle pas de la sorte à une femme !
- À une femme honnête, non, mais à une voleuse, si !

La réponse de l'homme me fit l'effet d'une bombe ! Une voleuse ! MA Mademoiselle Ayukawa ! Non ! Je refusais d'y croire, convaincu qu'il y avait une explication. Je me tournais vers la jeune femme :

- Ce n'est pas possible, vous n'êtes pas une voleuse !
- Comment osez-vous appelez une femme qui me dérobe de l'argent ! me répondit l'homme à la place de Mademoiselle Ayukawa. Une voleuse, tout simplement ! Elle s'expliquera devant la police, je vais les appeler !
- Mademoiselle Ayukawa, qu'avez-vous fait ? Pour quelle raison ? Que s'est-il passé ?
- C'est la fin du mois et j'ai des dettes dont je ne peux repousser l'échéance. Mais comme je lui ai déjà dit, je rembourserai tout. Je n'ai rien volé, je voulais juste emprunter. Master, vous devez me croire !
- C'est du vol ! reprit le patron de plus belle. Si vous ne me rendez pas immédiatement cet argent, c'est un vol. C'est en tout cas ce que diront les policiers !

Je ne savais quoi dire, quoi faire... Et soudain, en voyant l'homme saisir son téléphone et composer le numéro de la police, mon sang ne fit qu'un tour. J'arrêtais son geste.

- Ne les appelez pas ! Je vais vous payer ce qu'elle vous a pris !

Immédiatement l'homme se calma. Lui et la jeune femme restèrent abasourdis. Mon Dieu ! Comment ai-je pu dire un truc comme ça, moi ?

- Vous en êtes bien sûr ? demanda l'homme. Vous voulez vraiment cautionner une voleuse ?

Je ne savais une fois encore plus quoi dire. Maintenant que c'était dit, je me devais d'assumer mes paroles.

- Heu ! Oui ! Combien vous doit-elle ?
- 158 000 Yens (env. 1 100 €), mais vous prenez un bien gros risque. Elle n'en vaut pas la peine. Elle ne pourra jamais vous les rembourser.
- Ça, c'est mon affaire ! Laissez-moi le temps de passer par un distributeur d'argent !

Je tournai la tête dans tous les sens. Où avais-je aperçu un distributeur d'argent ?

Je trouvai le distributeur et en retirai la somme due pour la mener au patron, qui compta les billets et les empocha en grommelant qu'il serait plus simple d'appeler la police. Je me sentais comme un sauveur pour elle, pauvre petite brebis égarée. Une immense fierté m'envahissait. Mademoiselle Ayukawa empaqueta ses quelques affaires et quitta l'échoppe, le visage prostré. En passant devant moi, elle m'adressa un sourire triste, et me murmura d'une voix encore plus triste :

- Merci Monsieur Kasuga. Du fond du cœur, merci...

Je reçus comme un coup de poing au creux de l'estomac. Ne voulant pas qu'elle disparaisse, je balbutiai :

- Attendez ! Heu... Ne voudriez-vous pas que l'on mange un morceau ? Un sandwich ? J'en connais des délicieux, là, juste à côté. Il y en a au jambon, au fromage, au saumon fumé, au... au...

- Il serait fort malpoli de ma part de refuser votre invitation !
- Ça ne ferait que poursuivre le gaspillage d'argent, remarqua le patron.

Un tel irrespect me blessa. Je me retournais vers l'homme et lui lançais un regard noir,

- Merci de votre mise garde, conclusais-je froidement. Allons-y, Mademoiselle Ayukawa !

★ ★ ★

Nous prîmes place à la terrasse de la sandwicherie, surplombant le hall ouest. La serveuse prit la commande, sandwich saumon et coca pour moi, et simplement un thé pour ma petite protégée.

- Vous ne voulez vraiment pas manger quelque chose ? Ces sandwiches sont excellents.
- Je n'en doute pas, merci, mais vous en avez déjà tellement fait. Maintenant, abordons le sujet le plus délicat : je suis dans l'incapacité de vous rembourser le moindre yen !
- Mais, heu... C'est bien ainsi que je l'avais compris. Je ne vous demande rien. Sauf peut-être votre prénom ? complétais-je avec un rire idiot.
- Pourquoi faites-vous ça ?
- Heuuuu... Je ne sais pas. Peut-être ai-je une âme de saint-bernard. Peut-être parce que je vous ai crue sincère... Je pense que vous faire embarquer par la police eût été trop sévère. Mais qu'est qui vous a poussée à prendre un tel risque ?
- Je ne peux rien vous dire. Disons seulement qu'entre autres, je devais payer ma chambre, sous peine d'être mise à la porte séance tenante ! Et il faut bien que je me nourrisse, non ?

Elle se leva et pris ses quelques affaires. Je tentais de la retenir en disant la première chose qui me passa par la tête :

- Attendez ! Etes-vous tirée d'affaire ? Y'a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?
- Vous en avez déjà tant fait ! Je vous en remercie, peut-être à une prochaine fois !
- Une seconde ! Je vais vous donner une de mes cartes de visite ! Ah, zut, où en ai-je une ? Ah, voilà ! Tenez ! Si vous êtes dans le besoin, n'hésitez pas à m'appeler, je pourrais sans doute vous aider. Pas forcément financièrement, on avisera à ce moment-là !

Elle parcourut la carte de visite.

- Kyosuke Kasuga, photographe de presse stagiaire. Merci pour tout, Monsieur Kasuga.

Puis elle empocha la carte et partit. S'arrêtant brusquement trois mètres plus loin, elle pivota et m'adressa un sourire pour ajouter :

- Madoka.
- Quoi, Madoka ? demandais-je surpris.
- C'est mon prénom, vous me l'avez demandé !

Sur ce, elle fit demi-tour et disparut dans la foule.



« À une femme honnête, non, mais à une voleuse, si ! »

Chapitre IV : un mystérieux coup de fil

Encore sous le choc, je réalisais que je connaissais enfin son prénom. C'est très joli aussi, ça va bien avec le nom d'Ayukawa. Puis, tout auréolé de ce que je considérais encore comme mon exploit, je promenais mon regard dans la gare. J'aperçus soudain une de ses nombreuses horloges et fis un bond ! 14 heures déjà ! Aïe, aïe, aïe ! Ça ne va pas loucher, je vais me faire tirer les oreilles par mon chef ! Je fonçais donc à la rédaction.

Arrivé sur place, je tentais un subtil détour pour éviter le bureau de Monsieur Komatsu. J'étais sur le point d'atteindre mon bureau, lorsqu'une voix se fit entendre :

– Monsieur Kasuga ! Auriez-vous l'amabilité d'expliquer à vos collègues la raison pour laquelle vous vous octroyez de plus longues pauses que les leurs ?

Je ne pus rejoindre ma place qu'après m'être fait copieusement secouer par mon chef. Comptez facilement dix minutes ! Mon voisin, Kasuia Hatta, s'approcha de mon bureau et me demanda la raison de mon retard, ou plutôt l'âge et les mensurations de cette « raison » ! Celui-là, je vous jure, quel pot-de-colle !



Mercredi 1^{er} juillet. Un mois passa sans nouvelles de Madoka Ayukawa. Je ressentais comme un grand vide. Avais-je réellement aidé cette jeune femme, ou simplement repoussé ses problèmes à plus tard ? N'avais-je pas fait une grosse bêtise sous le coup de l'amour ? Il est bien connu que l'amour rend aveugle, mais là, en plus d'avoir perdu la vue, l'appétit et le moral me faisaient défaut. En plus de jeûner au saut du lit, j'évitais la fameuse boulangerie et j'arrivais à chaque midi le ventre vide. Toujours... Le rythme monotone du pendulaire s'était à nouveau emparé de moi. Madoka Ayukawa, mon ange, où es-tu ? Dois-je t'attendre ? Cela en vaut-il la peine ? Ou dois-je t'oublier ? Cette solution apparaît à mes yeux comme étant de loin la plus sensée, mais pas à mon cœur, qui lui espère encore. Encore et toujours ! Toujours...

Ce matin, j'arrivais (à l'heure !) au bureau et me mis rapidement au boulot : je devais trier les réponses au concours organisé par le journal. Travail passionnant : il y avait près de 16 000 réponses ! Pour une agglomération comme Tōkyō, c'est même plutôt raisonnable. Je refilais la moitié à Kasuia et attaquais ma part lorsque je fut dérangé par le téléphone. Après m'être annoncé, je constatais qu'il n'y avait personne à l'autre bout du fil. Personne ? Pas exactement. On entendait une respiration et un bruit de fond. Je m'annonçai à nouveau, puis mon mystérieux interlocuteur raccrocha ! Je restais perplexe. Qui peut bien s'amuser à me déranger ? Pas Kasuia, même si c'est son passe-temps favori, il est trop occupé. Mes sœurs ? Bof ! Ce n'est pas leur style. Mon voisin me tira de ma réflexion :

– Hé, Kasuga ! Tu dors ? On ne va pas y passer tout le mois, même si c'est pour la fin du mois !
– Oui, tu as raison. Au boulot !

Soudain, une idée me traversa l'esprit. La fin du mois ! Ce pourrait-il que... ? Mais oui, ça ne fait pas l'ombre d'un doute ! Madoka est à court d'argent et doit trouver de quoi payer son loyer, sinon elle est expulsée. Et elle m'appelle à l'aide, et dans sa fierté, elle n'ose pas aller au bout de son appel et raccroche ! Voilà l'explication ! Puis soudain, je freinais mon ardeur. Il pourrait s'agir de n'importe quelle erreur de numéro, mes réflexions sont influencées par mes sentiments. Et même s'il y a une chance minime que ce soit bien elle, comment faire pour la retrouver ? Il y a bien une solution, mais elle réduit considérablement mes chances de retrouver Mademoiselle Ayukawa. Tant pis, je n'oserais jamais ! Au boulot !

Mais je me ravisais : une chance que je la retrouve, même infime, mérite que je la tente !

– Hatta ! Je file, je t'expliquerai ! Je compte sur toi pour justifier mon absence auprès du chef !
– Hé ! Pas d'accord ! Qu'est-ce que je vais lui dire, moi ?
– Tu improviseras, je te fais confiance. En échange, je t'arrangerai un rendez-vous avec ma sœur Kurumi, c'est promis !
– Euh, bon, c'est d'accord. Va t'en !

Passant devant le chef sans même lui adresser un regard, je pris la direction de la centrale téléphonique de la rédaction.

★ ★ ★

Je débarquais en trombe dans le bureau de la standardiste du journal.

- Yukari ! Toi seule peux encore me sauver la vie !
- Ne m'avais-tu pas déjà dit la même chose la dernière fois que tu as eu besoin de moi ?
- Ce n'étais pas la même chose, répondis-je pris de court et avec un visage quelque peu décomposé. Non, cette fois il s'agit d'une question de vie ou de mort ! La survie de mon couple est sérieusement menacée !
- La survie de ton quoi ?
- Rien, rien. Laisse tomber ! Peux-tu me retrouver d'où provenait un coup de fil que j'ai reçu il y a... dix, maximum quinze minutes sur ma ligne personnelle ? J'ai actuellement le 26 93.
- 26 93 ? Elle tapota son clavier. Voici : il provient d'une cabine publique de la NTT. Quant à te dire de laquelle, il faudrait que je me renseigne auprès d'eux. Ca va me prendre du temps.
- C'est-à-dire ? demandais-je inquiet.
- Au moins cinq minutes !



Chapitre V : les jardins de Shinjuku

Quatre minutes 52 secondes plus tard, j'avais ma réponse. Et elle confirmait mes doutes : la cabine est située à proximité du hall ouest, dans Shinjuku Station ! ELLE m'a appelé ! Etait-ce un appel à l'aide ? Il me fallait faire vite : dix minutes pour prendre la décision, dix minutes pour avoir le renseignement de la NTT (Nippon Telegraf and Telephone), dix minutes enfin pour aller au pas de course à la gare, soit une demi-heure s'est écoulée depuis l'appel anonyme. C'est faisable, mais pas garanti que je la retrouve. Curieusement, je ne pris même pas le temps d'hésiter. Douze minutes plus tard, je pénétrais haletant dans l'immense hall ouest.



Je reconnais que le hall ouest est immense, mais lorsqu'il s'agit de retrouver une aiguille dans une botte de foin, là, les dimensions deviennent carrément titanesques. Ne nous affolons pas, restons calme, soyons logique ! Voyons ! Nous sommes le premier du mois, donc il y a des chances qu'à court d'argent, Mademoiselle Ayukawa ait dû quitter son logement. Donc, où aller, après avoir renoncé à appeler son sauveur à l'aide ? Peut-être que je ne suis pas le seul, qu'elle s'est rappelée d'une autre personne, qu'elle l'ait contactée et que cette personne ait accepté de l'aider. Ce n'est pas impossible. Mais dans le cas contraire ? Je me reposais la question : où aller ? En voyant une affiche publicitaire du jardin botanique de Tōkyō, une idée me traversa l'esprit : le Shinjuku-gyōen.

Au beau milieu du tohu-bohu chaotique du quartier s'étend le parc Shinjuku-gyōen ! Cet immense parc est un véritable havre de paix, un endroit idéal pour admirer les cerisiers en fleur au printemps et les chrysanthèmes à l'automne, ou tout simplement pour se changer toute l'année les idées. Je filais vers le parc. Une fois à l'intérieur je me mis à le parcourir en long et en large.

Si Shinjuku Station est immense, Shinjuku-gyōen n'en est guère plus petit. Je marchais au milieu des jardins japonais et des jardins à l'occidentale. Plus j'avancais, plus il me semblait que le parc grandissait au fur et à mesure de ma progression. Et plus je me disais que si mon intuition était fausse, l'engueulade du chef serait, elle, bien réelle, et d'avantage plus amère à avaler. Car je me méfiais de Kasuia, je sais qu'il n'a pas beaucoup d'imagination lorsqu'il s'agit de trouver une excuse bidon. Et ai-je eu raison de lui proposer un rancard avec ma sœur ? Je n'ose pas imaginer la réaction de Kurumi. Il faut reconnaître qu'elle peut faire preuve d'un caractère « soupe au lait » quand ce n'est pas le moment.

Après 25 minutes de « promenade » je vis mes efforts enfin récompensés : elle était là, devant moi, toujours aussi belle et mystérieuse. Elle observait les enfants qui jouaient au bord du lac artificiel, elle avait le regard perdu de quelqu'un de désœuvré. Je n'osais m'approcher d'elle, ne pouvant rien faire de plus que l'admirer dans toute sa beauté triste. Soudait, elle tourna rapidement la tête dans ma direction et, m'ayant remarqué, me dévisagea de ses grands yeux couleur émeraude. Pris en flagrant délit, je m'approchais maladroitement.

– Kyosuke Kasuga ! Comment m'avez-vous retrouvée ?



Les jardins de Shinjuku

Chapitre VI : un logement improvisé

Revenue de sa surprise, elle me demanda comment j'avais fait pour la retrouver. Je m'exécutai et lui livrai l'explication.

– C'est particulièrement diabolique de votre part, me dit-elle en guise de compliment une fois mon récit terminé. Je ne me suis méfiée à aucun moment.

Je pris mon courage à deux mains :

– Et maintenant que je vous ai tout expliqué, si on inversait les rôles ? Pourquoi vous m'avez téléphoné ?

– Après tout, je n'ai pas grand chose à perdre, me dit-elle après quelques secondes d'hésitation. Je suis à la rue ! Je n'ai pas retrouvé de travail, alors je n'ai pas pu payer ma chambre à la pension. Je soupçonne mon ancien patron d'avoir fait courir le bruit dans le quartier. Dans un moment de découragement je vous ai appelé, mais en vous entendant au bout du fil, j'ai changé d'avis et j'ai raccroché. Je n'ai pas voulu vous mêler à mes ennuis, vous en aviez déjà tellement fait le mois passé.

– Écoutez, il vous faut d'abord un lieu pour dormir. Je réfléchis aussi vite que ma cervelle me l'autorisait. Combien coûtait la chambre pour un mois ?

– C'est inutile. J'ai été vidée hier et la chambre est déjà louée maintenant. Quant à une autre pension, si c'est pour ce faire à nouveau vider le mois prochain...

– Hier, remarquais-je surpris ? Mais... Où avez-vous passé la nuit ?

– Ici sur ce banc. Non, c'était le banc voisin. J'ai déjoué la vigilance des gardiens quand ils fermaient les grilles. Une nuit à la belle étoile n'a jamais fait que du bien.

– Une nuit, certes, mais trente nuits par mois...

Il fallait trouver un logement. Qui pourrait nous dépanner en hébergeant cette jeune femme le temps que sa situation financière s'améliore ? Je me voyais mal l'amener chez moi, où la faire dormir, et comment réagiraient mes sœurs et, surtout, mon père ! Se songeais soudainement que j'avais déjà une pilule à faire passer à Kurumi, inutile donc d'en rajouter une seconde !

Mais bon sang, j'ai la solution ! Ma cousine Akane ! Elle a emménagé il y a quelques mois dans un studio pas très loin de chez nous. Ça ne coûte rien de lui demander de partager son toit quelques temps.

– J'ai trouvé ! En route, Mademoiselle Ayukawa ! Il me faut une cabine téléphonique.

★ ★ ★

– Akane ? C'est ton cousin Kyosuke à l'appareil !

– Kyo ? Tu me téléphones pour me dire que tu vas me ramener ma caméra vidéo ?

Gloups ! J'avais oublié ça !

– Euh ! En fait, j'ai un très gros service à te demander. Voilà, j'ai une amie qui est sans logement pour l'instant. Accepterais-tu de l'héberger quelque temps ? Je suis prêt à verser un loyer.

– M'wouais ! Le loyer n'est pas le problème. C'est pas grand chez moi, je n'ai qu'une seule pièce. Et pendant ce temps, je dors où, moi ? Je te signale que déplié, mon futon encombre toute la pièce !

– Tu pourras prendre ma chambre. Je peux aussi bien me sacrifier et dormir sur le canapé du salon. Ma famille se posera moins de questions si c'est ma cousine qui occupe ma chambre plutôt qu'une inconnue.

– Bon. OK ! Amenez-vous ! On avisera sur place.

★ ★ ★

Une heure et demie plus tard nous pénétrions dans l'immeuble d'Akane. Son studio se situait au quatrième étage et l'immeuble n'étant pas équipé d'ascenseur. Nous escaladâmes les marches avec courage et avec les bagages de Mademoiselle Ayukawa. Je frappai à la porte, haletant. Il faut avoir un sacré physique dans cette histoire.

- Ah, c’est vous ! Entrez donc !
- Bonjour cousine ! Akane, je te présente Mademoiselle Ayukawa.
- Enchantée, répondit celle-ci. Je me prénomme Madoka.

Ma cousine sembla soudain figée, tétanisée, la bouche bée. Ses yeux avaient doublé de taille et dévisageaient la nouvelle venue. Que dis-je ? Akane déshabillait littéralement Madoka du regard !

- Euh... Ça va, Akane ? demandais-je.
- Hein ? Oui, oui, tout va bien. Madoka, quel joli prénom ! Mais ne restez pas debout, voyons ! Asseyez-vous, dit-elle à l’attention de la visiteuse, prenez place ! Vous boirez bien quelque chose ? Un soda ? un thé ? Je peux vous faire du thé si vous voulez.

Après tout ce sport, l’idée du soda me séduisit. Mes aïeux, quelle soif !

- Bonne idée, ça ! Je prendrais volontiers un soda s’il te plaît.
- Une petite seconde, Kyo ! Tu vois bien que je m’occupe de notre invitée !
- Mais...

Oh, et puis zut ! Je me finis par me diriger vers la salle de bain pour me désaltérer au robinet. C’est plutôt bizarre, Akane me donnait l’impression d’être amoureuse de Mademoiselle Ayukawa. C’est compréhensif, c’est une fille vraiment magnifique, mais une fille tout de même. Et ma cousine n’est pas... Nom d’un chien ! L’idée me traversa l’esprit. Et pourquoi pas ? J’avais déjà remarqué qu’Akane ne s’intéresse que moyennement aux garçons, mais de là à dire qu’elle est homosexuelle, il y avait un fossé ! C’est fou ce qu’un fossé est vite franchi de nos jours. Quelle famille, on en apprend tous les jours ! Je me surpris à imaginer que l’une de mes sœurs, voire les deux, pouvait aussi bien préférer les filles. Je voyais bien la tête de Hatta lorsqu’il l’apprendra ! Cela me rappela que je n’avais toujours pas trouvé comment annoncer à Kurumi le marché passé avec mon collègue...

Je revins auprès des filles.

- Bon, Akane, tu es prête ? On peut y aller ?
- Mmh ? Où ça ?
- Eh bien, chez moi ! C’est ce qu’on avait convenu : pendant que Mademoiselle Ayukawa occupe ton studio, tu prenais ma chambre, non ?
- Allons, il n’est pas nécessaire de déranger ta famille, Madoka et moi pouvons tout aussi bien se serrer. N’est-ce pas, Madoka ?
- Euh... bien sûr, répondit-elle. Vous êtes chez vous et je vous impose déjà ma présence.

Je pris congé et, sortant de l’immeuble, me dirigeais vers la gare. Il n’était pas encore quinze heures et je me dis que tant qu’à faire, autant repasser par le bureau. En fin de journée, le chef hurle moins fort...



La petite gare de Minami-Tama (ligne JR Nambu)

Chapitre VII : et pour quelques verres de saké de plus...

Durant le trajet, je me remémorais ce que j'avais vu, et je n'en croyais toujours pas mes yeux. Ma cousine n'est pas « normale » : elle préfère les filles. Enfin, quand je dis normale, c'est à dire hétérosexuelle, quoi ! Je sais bien que notre époque moderne accepte plus facilement ce genre de chose qu'au début du siècle, mais tout de même ! Si un jour j'ai un fils et qu'il se marie, j'espère seulement que ma belle-fille ne sera pas un homme...

16h27, Shinjuku Station. Je gagnais à pied les bureaux de la rédaction et me rendais directement à ma place, passant le plus discrètement possible devant mon chef. J'allais y passer, c'est sûr.

– Bonjour Monsieur Kasuga. Tout c'est bien passé aujourd'hui ?

Mon chef m'accueillit par ces aimables paroles accompagnées d'un grand sourire. Pas possible ! Hatta aurait-il réussi à trouver une excuse valable ? Ce dernier me sauta pratiquement dessus lorsque j'atteignis mon bureau.

– Hé, Kasuga ! Tu viens boire un verre avec nous après le boulot ? C'est moi qui régale.

J'acceptais et téléphonais à la maison pour prévenir de mon arrivée en fin de soirée seulement. Personne, je laissais un message sur le répondeur puis me remis au travail. Tiens, c'est curieux, il me semblait que ma pile de réponses n'était pas plus importante que celle de mon voisin, comme s'il avait fait une partie de mon tri. Et en regardant dans sa direction je remarquais qu'il arborait un drôle de sourire.



17h30, fin de la journée de travail. Alors que je me levais de ma chaise, Hatta me saisit le bras et m'emmena vers le chef Seiji Komatsu.

– Tout l'équipage est présent, capitaine ! claironna Hatta en se figeant au garde-à-vous.

– Parfait, matelots ! Allons-y ! ajouta Komatsu.

Nous avons opté pour un bar dans lequel nous avons l'habitude de nous réunir entre collègues le vendredi soir. Le quartier de Shinjuku regorge de débits de boissons de toutes sortes, il y a plus de 20 000 établissements recensés, ce n'est pas le choix qui manque. Une coutume japonaise consiste à réunir le vendredi soir venu *salarymen* et chefs, et, l'alcool aidant, les langues se délient. Chacun dit en face se qu'il pense de ses collègues, de son chef, de l'ambiance de travail, et le lundi matin chacun est à nouveau à son poste comme si rien ne s'était passé. C'est toujours ainsi. Toujours...

Nous nous attablions et Komatsu commanda une grande bouteille de saké. Hatta disposa les verres devant chacun et y versa copieusement le liquide au doux parfum enivrant. Mon chef ouvrit la conversation :

– Alors, Kasuga, explique moi tout ! Laquelle porte des lunettes, laquelle est noire, laquelle a de longs cheveux châtain ? Je veux tout savoir d'elles !

– Tout savoir de qui ? demandais-je, n'osant pas comprendre de qui il s'agissait.

– De tes sœurs, voyons, ne fais pas l'innocent ! Hatta m'a parlé d'elles : jumelles, charmantes et célibataires. Justement, ta proposition tombe à pic, je n'avais justement rien à faire samedi. Oooh, je me réjouis d'être à samedi !

J'avais compris ! Cet ahuri de Hatta, ne trouvant aucune excuse valable, a mis le chef dans le coup et lui a proposé de le caser avec Manami ! Et bien sûr, en cas de refus de ma part, Komatsu balancera mon retard injustifié au conseil de direction et cela me vaudra de très, très mauvais points. Hatta, faux jeton ! Celle-là, tu me la payeras ! Aïe aïe aïe, je suis mort, mes sœurs vont me tuer.



Hatta et Komatsu m'ont sorti ce soir un proverbe de leur crû : « Il faut boire pour fêter ou boire pour oublier, mais il ne faut pas oublier de boire ! » Ha là là ! Je suis certain de ne pas oublier ni ce proverbe ni ce soir-là ! J'ai un peu trop forcé sur le saké. Pardon ! ILS m'ont forcé à boire. Et dire que demain je me lève à l'aube, comme toujours...

J'arrivais enfin devant mon immeuble et il ne me restait qu'à gagner notre appartement. Cette bâtisse est heureusement équipée d'un ascenseur, ça ne va pas être trop difficile d'arriver à mon étage. Mais une fois la porte de l'appartement ouverte, deux autres épreuves m'attendaient. D'abord, mon père, ensuite mes sœurs !

– Dis-donc, fiston ! Tu n'as pas honte, de l'heure et de ton état ?

Il était en droit de me faire la morale, la majorité légale est à 21 ans au Japon. Mais le plus dur restait à faire. Je frappai à la porte de la chambre des filles.

– Tiens ! Grand frère ! s'exclama Kurumi. Tu tiens encore sur tes jambes ?

– C'est bizarre, commenta Manami, Papa vient de te passer un savon, mais c'est pourtant l'alcool que tu sens à des kilomètres à la ronde.

– Sans commentaire ! Je me lançais, m'attendant à recevoir deux belles raclées. Dites, les filles, deux de mes collègues m'ont demandé si vous étiez libres samedi. Ils voudraient vous inviter à sortir avec eux.

Je m'attendais à recevoir au minimum un oreiller en pleine figure, voire une chaise de bureau, mais non, au contraire ! Elles se montrèrent même enthousiastes, Kurumi laissant échapper un de ses cris stridents dont elle a le secret.

– Quelle bonne idée ! On n'avait plus assez d'argent de poche pour sortir seules.

– Kurumi, quelle tenue vas-tu mettre ?

Je décidais de ne pas chercher à comprendre davantage et me dirigeais dans ma chambre pour tenter un (trop) court sommeil réparateur...



Les effets pervers du saké

Chapitre VIII : premier tête-à-tête

La journée de jeudi fut particulièrement longue et éprouvante. Mon voisin de bureau n'étant pas plus frais que moi, le tri des réponses ne progressa guère. Je remarquais que les aiguilles d'une montre n'avaient rarement tourné aussi lentement qu'aujourd'hui.

À 17h30 tapantes, je faussais compagnie aux deux lascars et fonçais à Shinjuku Station. Comme chaque jour, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à la boulangerie. De la gare de Minami-Tama, je me rendis directement chez Akane. Celle-ci parut un peu contrariée de me voir débarquer. Quant à Mademoiselle Ayukawa, elle m'accueillit avec plaisir, apparemment la joie de vivre reprenait petit à petit le dessus sur ses malheurs. Elle m'annonça qu'Akane lui avait déniché un petit boulot de vendeuse dans un kiosque à journaux situé à deux pas d'ici. Elle commençait lundi. Ce n'était que du mi-temps, mais c'est déjà mieux que rien.

– C'est peut-être le début de la fin de vos ennuis, dis-je. Parce que vous êtes quand même bien trop jeune pour avoir des démêlés avec la police.

– C'est vrai, répondit Madoka. 20 ans, c'est beaucoup trop jeune pour la prison.

Je connaissais maintenant son âge, le même que moi. Elle me plaisait de plus en plus. Mais elle ne plaisait pas qu'à moi, apparemment : Akane ne la lâchait pas d'une semelle. Quel pot de colle, celle-là ! Je devais dire n'importe quoi pour détourner l'attention de Mademoiselle Ayukawa.

– Heu... Mademoiselle Ayukawa, accepteriez-vous que nous sortions ensemble demain soir ?

– C'est très gentil de votre part, mais vous en faites déjà tellement...

Voyant le regard triomphant et insupportable de la cousine, je relançai l'attaque :

– Je vous en prie, acceptez ! Vous me devez bien ça, même si c'est moi qui offre.

– Alors c'est d'accord. Je me réjouis déjà.



La nuit venue, j'éprouvai quelques difficultés à trouver le sommeil, tant l'idée de sortir avec elle m'excitait. Durant ma journée de travail, j'étais si impatient d'arriver au soir que le temps passa encore plus lentement que la veille. Nous nous étions donné rendez-vous à la terrasse de la sandwicherie de Shinjuku Station à dix-huit heures, ce qui me donnait le temps de venir depuis la rédaction. J'arrivais sur place à moins le quart, mais Mademoiselle Ayukawa m'y attendait déjà. Elle avait passé une jolie robe rouge qui lui descendait jusqu'au-dessus des genoux. Qu'elle était belle ! Je baignais dans le bonheur rien qu'à l'idée de passer toute la soirée avec elle, en tête-à-tête.

Nous décidâmes de commencer la soirée par aller dîner dans un petit restaurant sympa que je connaissais, et dont je savais que nous ne risquions pas d'y croiser de collègues. Je pensais tout particulièrement à deux spécimens... !

Elle choisit une table dans un coin de la salle, un peu à l'écart pour plus de tranquillité. Nous étions face à face, et jusque à ma place je sentais son doux parfum. J'étais aux anges, je me sentais flotter comme sur un nuage. A cet instant, j'aurais vendu mon âme au diable pour que cette soirée dure éternellement.

– Tout se passe bien avec ma cousine ?

– Oui, elle est adorable. Très attentionnée, peut-être un rien « collante », mais adorable.

– Permettez-moi une petite question, Mademoiselle Ayukawa, avez-vous...

Elle m'interrompit en posant doucement sa main sur la mienne, qui était posée à plat sur la table.

– Je vous en prie, Kyosuke, appelez-moi donc Madoka.

Pendant quelques instants je restais sans réaction. Elle m'a appelé par mon prénom et désirait que j'en fasse de même. Je croyais rêver ! Ma petite Madoka, je t'aime... Elle m'adressa un sourire :

– Je suis désolée de vous avoir coupé. Vous vouliez me demander quelque chose ?

–Euh ! Oui, je voulais vous demander si vous aviez de la famille.

Elle parut un peu gênée, ses yeux se baissèrent et le sourire disparut de son visage.

– Je... je n'ai pas vraiment envie d'en parler. Pardonnez-moi

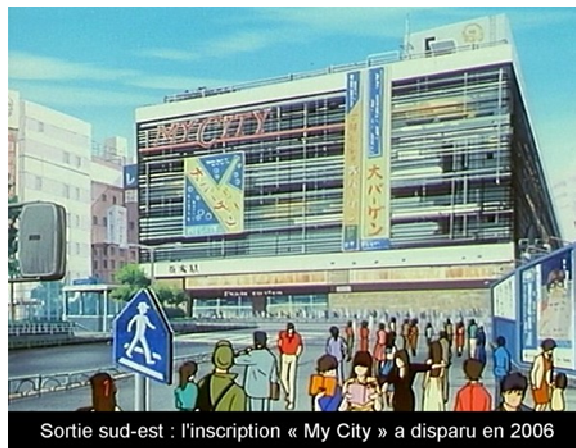
– Je... Désolé ! Je suis désolé, je ne voulais pas vous froisser. Je vous prie de m'excuser.

– Ce n'est pas grave, vous ne pouviez pas savoir.

Son sourire illumina presque aussitôt son visage et ses yeux émeraude brillaient à nouveau.

– Mais depuis deux jours, j'ai l'impression d'avoir en quelque sorte une petite famille à moi !

Je l'aime...



Chapitre IX : féerie d'une nuit d'été

La suite du repas dura le temps d'un rêve. Nous ne cessions de plaisanter que pour manger. Elle voulait tout savoir de moi. Je lui racontais ma vie et nous rigolions de mes frasques. Une fois notre repas terminé, nous avons déambulé au hasard des rues de Shinjuku illuminées par les millions de néons des bars à karaoké et des salles de pachinko. A un moment elle s'accrocha à mon bras ; quel bonheur de la sentir contre moi. Elle riait de bon cœur et semblait tellement heureuse.

En ce début juillet, la nuit était agréablement douce. Notre déambulation nous mena sur une place piétonne sur laquelle jouait un petit orchestre de rue. Les musiciens entamaient un morceau romantique. Madoka, toujours à mon bras, me lâcha soudainement et prit une mine sévère, sourire en coin.

– Monsieur Kasuga ! Qu'attendez-vous pour m'inviter à danser ?

Je fus sans réaction ! (Ça vous étonne ?)

– Comment ? Ici ? En pleine rue ?

Et pourquoi pas, après tout ? Je lui tendis donc ma main. Elle s'en saisit, puis s'approcha de moi. Je respirais son parfum à pleins poumons, j'étais ivre de bonheur. Il me semblait devenir chaque seconde un peu plus amoureux. Autour de nous, d'autres couples nous avaient imités, et l'orchestre s'en donnait maintenant à cœur joie. En fait, je n'écoutais plus tellement la musique. Après cinq bonnes minutes d'hésitation, j'enlevais ma main droite de sa taille et posais mon index sur sa joue afin de positionner son visage en face du mien. Mon regard plongea dans ses yeux verts et mes lèvres se rapprochèrent des siennes. Mais après une courte hésitation elle détourna son visage et s'arrêta de danser. Elle partit à l'écart de la foule, moi sur ses talons.

Sa voix était douce, tranquille, mais j'y devinais de l'inquiétude.

– Kyosuke ! Vous avez fait tout ça par amour, n'est-ce pas ? Cette aide spontanée était dictée par vos sentiments ?

Consterné, je tentais de protester, mais mon visage cramoisi parlait pour moi.

– Dans ce cas je vous dois la vérité. Je ne voulais rien vous dire pour ne pas gâcher cette merveilleuse soirée, mais... Je n'ai pas le droit de vous cacher mes secrets, même si à cause d'eux vous risquez de revenir sur vos sentiments. C'est un risque à prendre, mais je préfère être franche.

Je ne savais que dire. J'avais une puissante envie de la prendre dans mes bras et de serrer fort contre moi, de lui caresser doucement les cheveux comme pour la consoler. Je ne fis rien et l'écoutais. Nous nous assîmes sur le bord d'un muret et elle commença son récit.

★ ★ ★

– Je me suis enfuie de chez moi il y a bientôt une année à la suite d'une grave dispute avec mes parents. Ceux-ci sont de célèbres musiciens. Mon père est chef d'orchestre et ma mère premier violon. A cause de leur succès ils ne sont que rarement à la maison, me laissant seule avec mon petit frère Kasuya. Il a dix ans, nous avons un grand écart d'âge et ce n'est pas toujours facile. Livrée à moi-même, j'étais souvent dehors, laissant Kasuya sous la garde de la nounou employée par mes parents durant leurs absences. Dans la rue, j'ai dû me forger une place parmi les bandes de voyous. Je les ai souvent combattus, mais je m'y suis aussi fait des amis. Je les ai maintenant hélas perdus. Mais surtout, à 14 ans j'étais devenue ce qu'on peut appeler une délinquante. Mes parents et la nounou de mon frère n'en ont jamais rien su.

J'écoutais attentivement son récit, me persuadant bien qu'il ne m'était pas possible de cesser de l'aimer.

– Vers mes seize ans, un chef de bande avait découvert l’existence de mon petit frère. Sous la menace et le chantage, j’ai dû céder et me ranger. A 19 ans, j’ai donc quitté la maison, reprochant à mes parents leurs trop longues absences. Ils étaient toujours absents. Pratiquement toujours !

Toujours... me fis-je remarquer.

– Je m’étais bien jurée que quoi qu’il advienne je me refusais à les appeler à mon secours. Et j’ai tenu parole. J’ai un grand défaut, je suis têtue. J’ai donc vécu de petits boulots à gauche à droite, dormant dans une chambre de pension, j’arrivais tout de même à me payer des cours du soir afin de me perfectionner et tenter de décrocher un diplôme. Mais mon passé me rattrapa, et le chef de la bande qui avait découvert mon petit frère m’a retrouvée. Il a cru que je revenais dans son milieu, alors pour me dissuader de toute tentative de retour, il me fit payer un tribut. Si je ne paye pas, il s’attaque à Kasuya, et ça, bien sûr, je ferais n’importe quoi, payerais tout l’or du monde pour qu’il ne lui arrive rien ! Le mois passé, ayant dû payer le tribu, il ne me restait plus de quoi payer le loyer, d’où mon renvoi. Pour qu’ils laissent Kasuya tranquille, je suis prête à tout, même à voler mon patron, ou emprunter à une amie. C’est d’ailleurs ce que j’ai fait pour ce mois, j’ai demandé à Akane de m’avancer un peu d’argent pour compléter la somme. Et comme j’avais un peu de retard, j’espère que ce maudit Kojiro, le chef de la bande, ne tentera rien !

Elle cessa son récit et contempla le ciel étoilé. Moi, j’avais l’impression qu’il me tombait dessus. Le monde s’écroulait autour de moi. Ma petite Madoka, pour qui j’aurais fait sauter toutes les banques du Japon, pour qui j’aurais fait... n’importe quoi, était une délinquante. Non ! Elle avait ses raisons, et elles étaient valables à mes yeux. En fait, je crois que je l’admirais encore plus maintenant que je savais ce qu’elle avait enduré, par quoi elle était passée. Je me dis qu’après un telle récit, sa petite bouche devait être toute sèche. Je me levai et me dirigeai vers un distributeur automatique de sodas pour y acheter deux canettes, puis revins vers elle, lui en offrant une qu’elle accepta avec le sourire gêné d’un petit enfant qui a fait une bêtise. Nous restâmes silencieux une bonne dizaine de minutes, côte à côte.

Elle me dévisagea, le regard triste.

– Je crois que le mieux est que je m’en aille...

Cette fois, j’eus la force de faire volte-face, ce qui m’étonna moi-même.

– Non ! Je ne vous laisserai pas partir !

– Avez-vous bien réfléchi aux conséquences, ne faites-vous pas là une grosse bêtise ?

– Sans doute que oui... ! répondis-je.

Et au bout d’un petit moment, je réalisais l’heure qu’il était :

– Aaah ! Dépêchons-nous, ou nous allons manquer le dernier train !

Alors, obéissant à cet ordre, nous partîmes en courant vers Shinjuku Station...



Chapitre X : un départ brutal

Il était près de minuit et demi, lorsque je ramena Madoka à la porte de l'immeuble d'Akane. Je n'avais nulle envie de la quitter, mais je n'avais pas le choix, je l'abandonnais avec bien des regrets. Sur le chemin de mon chez-moi je me remémorais son histoire. Pauvre fille. Elle devait posséder un sacré caractère pour supporter tout ça. Je me couchais en pensant déjà au lendemain : nous avons convenu de nous retrouver à 14 heures à la gare de Minami-Tama. Puis nous irons jusqu'au front de mer pour nous promener le long des quais. Splendide journée en perspective !



Je fus tiré du lit à l'aube, c'est-à-dire, lorsque j'ai congé, avant onze heures ! Par mes collègue et chef Hatta et Komatsu, tout joyeux de débarquer chez ma famille. Mon père ayant dû se lever tôt pour un reportage, j'étais la seule victime de ses vandales du silence, à part bien sûr notre fidèle Jingoro. Le brave matou s'étira sur mon lit et se remit en boule pour se rendormir, comme pour montrer qu'il était bien indifférent à tout ce remue-ménage. Une fois mes sœurs parties avec leurs prétendants, je me retrouvais seul et pus tranquillement me préparer. Il était 13h12 très précises lorsque le téléphone me tira de mes rêveries.

- Famille Kasuga, Kyosuke à l'appareil !
- Kyosuke, c'est Akane ! Au secours !

Je me rappelais que ma cousine n'avait pas le téléphone à son studio. Elle devait donc m'appeler d'une cabine et j'entendais qu'elle était encore toute essoufflée.

- Akane ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Qu'est-il arrivé à Madoka ?
- Elle vient de partir en courant vers la gare.
- Quoi ?
- Une jeune homme est venu frapper à ma porte et a demandé à lui parler. Il lui a dit qu'elle avait intérêt à se dépêcher de venir à un point convenu. Il a ajouté : « pour le bien-être de ton petit frère, il vaudrait mieux que Kintaro n'attende pas trop longtemps ! »
- Kintaro ou Kojiro ? demandais-je.
- Kojiro ! Kintaro ! Je sais plus ! Non, tu as raison, c'est Kojiro ! Et il est parti avec un gros rire. Madoka s'est changée, a accroché une sorte de ceinturon à la jambe. Elle vient de partir en courant pour prendre le train à la gare. Dépêche-toi, tu dois pouvoir la rattraper là-bas ! Allez, vas-y !
- Euh, oui, je me dépêche. Je te tiens au courant !

Je raccrochais aussi sec et enfila mes chaussures. La gare est plus proche de chez moi que de chez Akane, mais il fallait quand même faire vite.



J'arrivais suffisamment tôt auprès de Madoka qui attendait le prochain train.

- Madoka ! Attends-moi !
- Kyosuke ! Akane n'a donc pas pu s'empêcher de t'appeler !

Finis les vouvoiements dans un moment aussi grave !

- Que se passe-t-il Madoka ? Où vas-tu ?
- Apparemment, Kojiro n'a pas apprécié le retard dans mon paiement, il m'a envoyé un de ses lieutenants pour me convoquer. Je dois y aller, la vie de Kasuya en dépend !
- Tu crois vraiment qu'ils oseront s'en prendre à lui ? demandais-je.
- Sitôt trouvé une cabine, j'ai téléphoné chez mes parents. La nounou m'a dit que, ne le voyant pas rentré de l'école (les enfants ont l'école le samedi matin) elle a appelé la directrice qui lui a répondu qu'un homme était passé prendre Kasuya et qu'ils étaient partis ensemble.
- Mais que vas-tu essayer de faire ? Tu ne vas quand même pas te battre contre des voyous ?

– Ne t’inquiète pas, je sais me battre !

Le train entraînait maintenant à quai.

– Laisse-moi venir avec toi ! lui dis-je.

– Non, je t’interdis de me suivre ! Je m’en sortirais mieux toute seule !

Sur ces paroles, elle s’engouffra dans la rame. Ne sachant que faire d’autre, je sautais dans la voiture suivante.

★ ★ ★

Curieusement, nous n’étions pas sur le quai habituel, mais sur celui du côté opposé, celui sur lequel j’arrive le soir en revenant de Shinjuku. Le train de la Nambu Line nous emmenait donc dans l’autre direction, vers Kawasaki.

Durant le voyage, tout en faisant attention de ne pas la laisser s’échapper à une station, j’eus le temps de faire le point : voyons ! Ayant découvert qui était son frère, Kojiro a également découvert qui étaient ses parents, soit un couple de riches et célèbres musiciens. Excellente occasion de retirer à cette fille de l’argent en échange de quoi il laissait le petit frère tranquille. Quelle véritable ordure, ce Kojiro ! Ordure, mais débrouillard, il a quand même rapidement retrouvé Madoka chez ma cousine. Et ce mystérieux ceinturon accroché à sa jambe, à quoi pouvait-il bien lui servir ? Il m’a semblé que des médiateurs y étaient accrochés. Quelle guitare voulait-elle diable accorder ?

Soudain je réalisais qu’elle n’était plus dans la voiture précédente. C’est pas vrai ! Ah si ! Elle est près de la porte prête à sortir à la prochaine station. Ouf ! Mais où sommes-nous ? Hama-Kawasaki, le terminus, mais aussi station de jonction avec la ligne Tsurumi. Elle risquait de prendre une correspondance, et je devais faire bien attention à ne pas la perdre de vue. A peine les portes ouvertes, elle se précipita dehors, et je dûs me dépêcher pour qu’elle ne me sème pas dans la station. Soudain, en débouchant sur le quai de la Tsurumi Line, je faillis me laisser surprendre, elle se tenait directement à la sortie du couloir. Déjà une rame entra en station et je pris place comme précédemment dans la voiture voisine.

Nous descendîmes deux arrêts plus loin. Apparemment, c’est déjà le terminus. Le nom de la station me renseigne sur l’endroit : Ōkawa, au cœur du quartier du même nom : un quartier de docks. Je n’aimais pas ça, ces anciens docks sont reconnus comme étant peu sûrs. Je suivis discrètement Madoka durant vingt minutes, courant à chaque coin de rue pour m’assurer qu’elle n’était pas entrée dans un immeuble.

Elle bifurqua soudain et s’engouffra dans une cour, mais hélas tomba droit dans un piège. Trois voyous barrèrent la sortie dans son dos, lui coupant toute retraite.



Les docks d'Ōkawa

Chapitre XI : la bagarre

Que faire ? Me souvenant avoir passé à côté d'une cabine téléphonique, il me fallut dix minutes d'hésitations pour me décider à y retourner pour y appeler la police, jugeant que c'était sans doute la « moins mauvaise » solution. Sans doute que je faisais courir un grand risque à Madoka et Kasuya, mais je ne savais quoi faire de mieux. Je revins au pas de course sur mes pas et composai le numéro, en me souvenant que, quelques temps auparavant, le désagréable patron de l'échoppe de Shinjuku Station s'apprêtait à faire de même avant que je m'interpose...

L'appel passé, je retournais devant l'entrée de la cour, mais j'avais néanmoins perdu dix précieuses minutes en vaines hésitations. Y pénétrer serait trop dangereux. Je tentais toutefois de me rapprocher et passais par un immeuble à moitié en ruine. Je me planquai à un endroit situé au troisième étage d'où je pourrais observer sans être vu : depuis cette hauteur, mon champ de vision balayait la cour. Je distinguais une bonne douzaine de types tous vêtus du même uniforme, sans doute faisaient-ils tous partie du même collège. En bas, j'entendis la voix de Madoka :

- Je vous le répète : vous ne me faites pas peur ! Où est votre chef ? Où est mon petit frère ?
- Mais nous voici, petite impatiente ! Enfin nous sommes face à face, Ayukawa ! J'ai failli attendre, tu sais ça ? En fait, c'est ton paiement que j'attends toujours. Tu m'avais promis que tu me réglerais rapidement ce mois de retard, et le délai que je t'ai accordé est expiré. Tu as l'argent ?
- Ecoute, Kojiro, je ne peux pas te payer tous de suite, mais tu as ma parole que je réunirai l'argent très rapidement. Relâche Kasuya !
- Non mais dites donc, vous entendez ça vous autres ? Elle se permet de donner des ordres, maintenant ? Vous deux, corrigez-moi ça !

Deux loubards, mauvais sourire en coin, s'avancèrent lentement vers Madoka, munis de solides gourdins. Je ne pouvais même pas intervenir d'ici et la police mettrait encore du temps à arriver ! Je n'arrivais pas à me décider que faire : courir en bas, même si l'effet de surprise permettrait peut-être à Madoka et Kasuya de prendre la fuite, était terriblement risqué pour tous les trois !

Mais soudain je vis Madoka répliquer. Elle dégaina deux médiateurs et les lança sur ses deux agresseurs. Les projectiles se plantèrent dans le poignet de chacun des jeunes, la douleur les forçant à lâcher leurs armes ! Puis Madoka exécuta un coup de pied retourné qui envoya le premier garçon au tapis. Tandis qu'il s'affaissait lourdement, son complice ceintura la jeune fille par derrière, mais elle se débarrassa rapidement de lui en l'envoyant voltiger par-dessus son épaule. Je n'en croyais pas mes yeux ! Deux autres voyous se précipitèrent sur la pauvre, mais elle s'écarta au dernier moment et, emportés par leur élan, ils s'assommèrent l'un contre l'autre.

– Mais bon sang, hurla Kojiro, qu'est-ce que vous attendez pour attaquer, bande de poules mouillée ? Allez-y !

Utilisant un gourdin abandonné par son propriétaire vaincu, Madoka élimina trois agresseurs rapidement. Le lourd bâton voltigea autour de son délicat poignet avant de trouver le crâne du premier, puis du second larron, avant de terminer douloureusement au creux de l'estomac du troisième qui, souffle coupé, tomba à genoux avant de s'étaler de tout son long. Madoka releva sa jupe et se saisit d'un des médiateurs accrochés à ce ceinturon. Elle lança avec force la lame d'acier en direction d'un assaillant qui l'atteignit au beau milieu du front, et, prenant tout son élan, la belle jeune fille enfonça le médiateur d'un coup de genou. Aïe ! Ça doit faire mal, ça !

Soudain, un des lieutenants de Kojiro fit face à Madoka, une barre de fer serrée entre ses mains, le regard menaçant et laissant échapper un ricanement entre ses dents. La réaction se fit immédiate : un médiateur fendit l'air en sifflant, mais, stupeur, le voyou l'écarta d'un coup de barre avant qu'il n'atteigne sa cible ! Quelque peu désorientée, Madoka reprit rapidement ses esprits et lança trois, puis quatre nouvelles lames. Mais la dextérité du lieutenant fit échouer l'attaque, projetant les médiateurs dans tous les sens, l'un d'eux allait même finir sa course dans la partie charnue d'un bandit qui venait de se redresser. Il aurait mieux fait de rester couché, celui-là ! Réalisant qu'elle n'avait plus de munitions, Madoka opta pour une autre stratégie : elle retira le ceinturon

d'un geste gracieux en écartant le pan de sa jupe, dévoilant une cuisse magnifique et laissant entrevoir sa petite culotte à son ennemi... Je n'eus pas le temps de voir de quelle couleur étaient ses sous-vêtements, mais le voyou avait une vue si plongeante qu'il en resta bouche bée, sans aucune réaction ! Au contraire de Madoka qui n'attendait que ce moment pour parcourir à la vitesse de l'éclair la distance qui les sépare et lui assener un coup de pied fouetté qui mit le bandit knock-out pour le compte !

Le chef du gang, hurlant de plus belle, envoya maintenant la totalité de ses hommes valides sur cette furie à crinière noire. Elle se saisit de l'un d'eux par une prise rapide et l'envoya voltiger contre deux autres complices. Seul l'un d'eux se releva et chargea à nouveau. Un coup de pied en plein visage lui fit comprendre, un peu tard peut-être, que c'était une bien mauvaise idée... Quelques coups de karaté et prises de jiu-jitsu permirent à quelques voyous de rejoindre de façon plutôt brutale le pays des songes.

Bientôt, les loubards prirent la fuite, abandonnant leur chef qui leur hurlait de revenir. En vain !

Madoka s'avavançait maintenant sur Kojiro. J'entendis un déclic, puis la voix du chef :

– N'approche pas, si tu ne veux pas voir comment je lui tranche la gorge !

Elle resta figée dans son élan. Je devinais que le déclic provenait d'un couteau à cran d'arrêt.

– Bien, Ayukawa ! Je vois qu'on devient raisonnable, c'est mieux pour ton frère. Maintenant tu vas mettre les mains dans le dos et laisser gentiment faire mon lieutenant !

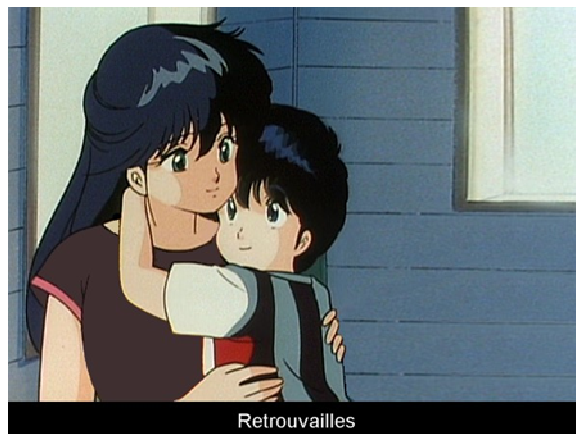
Je vis le second lieutenant s'approcher de Madoka, une corde à la main. La pauvre fille, vaincue, était résignée.

Je me penchais pour tenter de voir quelque chose, mais j'avais oublié que la bâtisse était en ruine. Dans mon geste je provoquais la chute de quelques briques qui s'écrasèrent dans un bruit sourd. Pourvu que je n'avais pas fait de mal au petit. J'entendis soudain celui-ci appeler sa sœur qui, d'une vigueur soudainement retrouvée, envoya lourdement le lieutenant au tapis. Puis elle écarta les bras pour accueillir le petit garçon qui se précipitait dans les bras de sa grande sœur, sain et sauf. Je me montrai pour regarder au pied du mur et vis Kojiro gisant sur le sol, assommé par les briques. Madoka m'aperçut et me cria :

– Kyosuke ! Que fais-tu là ?

– Attends-moi, répondis-je, je descends tout de suite !

Mais arrivé en bas, je constatai que Madoka s'était enfuie, emmenant son frère.



Chapitre XII : rendez-vous sur le ponton F

Je me retrouvais seul dans cette cour – seul réveillé, devrais-je dire – et j’entendais des sirènes se rapprocher rapidement. Au sol, je remarquais le ceinturon de Madoka. Je le ramassai et récupérai tous les médiateurs que je trouvais, et cachai le tout à l’intérieur de l’immeuble. Vingt secondes plus tard, les voitures de polices déboulèrent dans la cour.

En plus du chef et d’un de ses lieutenants, cinq membres du gang furent arrêtés, et ce n’est qu’une question de temps pour que les autres soient aussi attrapés. J’appris par un inspecteur que Kojiro était recherché depuis longtemps par les forces de police pour de nombreux délits et suspicion de meurtre. Je frissonnais à l’idée qu’il n’aurait sans doute pas hésité à tuer un enfant de dix ans...

– Cette fois, remarqua le fonctionnaire de police, Kojiro aura beaucoup vieilli lorsqu’il sortira de prison !

Les policiers n’ayant plus besoin de moi, je pris congé et, faisant un petit détour, rentrai dans l’immeuble pour récupérer les « armes » de ma bien-aimée. Madoka, pourquoi ne m’as-tu pas attendu, n’aurais-tu donc pas confiance en moi ? Ne sachant où aller, je me rendis dans la gare d’Ōkawa pour prendre le train en chemin inverse. Je me dis que quelqu’un devait beaucoup s’inquiéter, je décidai de me rendre chez Akane afin de la rassurer. J’avais besoin de discuter, et elle était la seule à qui je pouvais parler...



Vendredi 10 juillet. Une semaine s’était écoulée depuis la bagarre aux docks de d’Ōkawa, et Madoka ne s’était toujours pas manifestée. Toujours pas...

Il était 17h25 et je m’apprêtais à quitter mon bureau. Je venais enfin de terminer de trier ma part de réponses, et ricanais intérieurement en voyant que Hatta était encore loin de finir sa moitié, lorsque le téléphone sonna.

– Kyosuke Kasuga à l’appareil !

Puis, après une petite hésitation, une douce voix se fit entendre :

– Kyosuke, c’est Madoka. Je... voudrais te parler. Peux-tu venir ?

– Bien sûr ! m’écriais-je. Où es-tu ?

– Viens au Yachting Club de Yokohama. Je t’attendrai au bout du ponton F.

– Yokohama ? J’y serai dans une heure.

– Merci Kyosuke. A toute à l’heure.

Là, il n’y avait plus d’hésitation possible. Enfin elle se manifestait, je devais courir la rejoindre ! Mais sa douce voix était visiblement imprégnée d’inquiétude. Je n’aime pas ça, me dis-je. Pas du tout.

– Hé, Kasuga, jubila Hatta, il est 17 heures trente ! On est en week-end ! Allons fêter ça !

– Désolé, ça sera sans moi !

Et je filais à Shinjuku Station.



J’arrivais au Yachting Club dans les temps. Je recherchais le ponton F, à moins que ce soit le H ? Dans ma précipitation je n’étais plus très sûr. Mais soudain je vis une silhouette familière à l’extrémité du ponton F. Je filais la rejoindre. Je craignais le pire, mon cœur battait la chamade.

J’arrivais en face de Madoka. Elle portait un chapeau de paille rouge et une robe d’été jaune, un peu du style à celle qu’elle portait le vendredi soir dernier à notre premier tête-à-tête.

– Bonjour Kyosuke.

Je restais silencieux, tendu, impatient de connaître la suite des événements. Je remarquais que le décor était splendide, le soleil de cette fin de journée donnait à la mer une couleur dorée, et une petite brise soufflait, poussant un voilier qui croisait au loin. Cachant mal ma nervosité, je demandais enfin :

– Alors, tu voulais me parler ?

– En fait, je dois t'avouer que...

Bon sang ! J'ai comme l'impression d'avoir déjà vécu cette scène ! Je levais les yeux pour suivre un instant une mouette qui planait au-dessus de nos têtes. Je regardais à nouveau Madoka qui poursuivait :

– ... depuis le jour où je t'ai rencontré au sommet des marches, ...

Je déglutis. J'étais certain d'être déjà passé par là : le décor m'était familier et je devinais pratiquement ce qu'allait me dire Madoka.

– ... je suis...

Elle marqua une pause, puis s'élança à mon cou, laissant son chapeau s'envoler.

– ... amoureuse de toi !

– Je ne savais pas... répondis-je tout gêné.

Je fermais les yeux, convaincu à présent d'avoir effectivement déjà vécu ceci, sans me rappeler quand !

– Madoka !

Je la serrais dans mes bras, si heureux de l'avoir retrouvée... Mais où ai-je déjà vécu ça ?

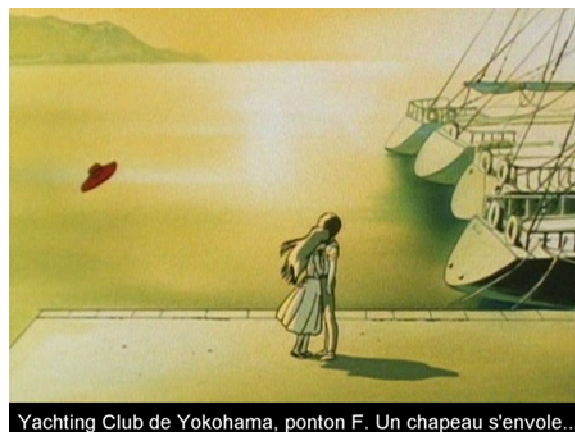
– Kyosuke !

J'ouvris les yeux, elle tendait ses lèvres vers les miennes. Je me rapprochais lentement...

– COUPEZ ! Splendide, magnifique ! Elle est bonne, on la garde !

Komatsu, du haut de sa chaise de metteur en scène, s'agitait dans tous les sens en hurlant dans son porte-voix ; Hatta arrêta sa caméra et Kurumi coupa le ventilateur géant qui simulait la brise.

– Géniaux, reprit Komatsu, Madoka et Kyosuke, vous avez été tous simplement gé-niaux !



Yachting Club de Yokohama, ponton F. Un chapeau s'envole...

Chapitre XIII : flash-back

Un mois plus tôt, Mon ami Seiji Komatsu nous avait inscrit toute l'équipe au concours annuel de cinématographie de l'université de Waseda. Nous étions réunis à l'*Abcb* lorsque Komatsu nous annonça la bonne nouvelle.

– J'ai une idée de scénario géniale ! Un jeune homme tombe fou amoureux d'une vendeuse et lui vient en aide lorsqu'il découvre qu'elle est en fait une délinquante. Il l'aide à s'en sortir et sauve son petit frère des griffes de voyous !

Nous avions l'expérience des tournages avec Komatsu, il a déjà réalisé deux films, et c'est nous qui avons joué les rôles principaux. Si le premier, une espèce de *remake* de James Bond, avait bien failli très mal tourner et n'a jamais été terminé, le second, intitulé *T.A.P. Gun* avait été une réussite et nous avait permis de remporter le premier prix inter lycées. Nous nous étions d'ailleurs beaucoup amusés lors du tournage.

Cette fois encore nous nous sommes laissés convaincre. Une bonne partie du film se déroulerait dans la gare Tokyoïte de Shinjuku et dans ses alentours, raison pour laquelle le titre choisi serait « Shinjuku Station ».

Surexcité, Komatsu nous décrit la distribution des rôles :

– Madoka, tu serais une ex-délinquante qui se serait enfuie de chez ses parents. Tu ferais de petits boulots pour survivre. Mais un de tes ennemis de l'époque t'aurait retrouvée et exercerait un chantage sur toi, menaçant ton petit frère. Kyosuke, toi, tu serais un stagiaire photographe qui par amour serait prêt à tout pour Madoka. Tes sœurs, ton père et ta cousine Akane, si elle accepte, joueraient les rôles des membres de ta famille. Je serais ton chef de bureau et Hatta ton collègue. Master ? Il me faut quelqu'un qui tienne le rôle du patron de Madoka et qui se fait voler par elle, je peux compter sur vous ? Et, Kyosuke, j'ai besoin de ton cousin pour jouer le petit frère de Madoka. Ha ! Il me faut une standardiste. Je demanderai à Yukari, la petite amie de Shuiichi, le cousin de Madoka. Elle sera parfaite pour ce rôle. Et il me faut des voyous, et un chef, et un ou deux lieutenants, et, et...

C'est ainsi que nous nous laissâmes entraîner dans la combine.



Maintenant je sais d'où me revenaient ces images, cette sensation de vécu. Alors que nous venions de nous installer à Tōkyō ma famille et moi, j'avais fait un tel rêve. Mais il s'était plutôt mal terminé et je me suis retrouvé dans une posture des plus désagréables ! Alors, ce rêve était en fait un rêve prémonitoire !?! Le grand escalier... Pas celui de notre quartier, cette fois, mais toujours au sommet des marches. Toujours...

– Allons, les enfants, on doit encore tourner quelques scènes avant que la luminosité ne change !

Komatsu semblait en ébullition ! Il nous expliqua comment il voulait la dernière scène : le yacht de la famille Ayukawa quittant le port sur fond de mer dorée par le soleil, avec à son bord Madoka et Kyosuke, dans les bras l'un de l'autre. Gros plan sur les deux héros qui se regardent yeux dans les yeux, dévoilant une immense tendresse. Puis leurs lèvres se rapprochent et ils s'enlacent amoureusement. Puis le plan s'éloigne, le bateau se voit en entier, toujours sur la mer dorée...

Dernier plan, vue sur les mats des bateaux amarrés au Yachting Club, puis fondu-enchaîné sur une mouette qui vole, et le mot « Fin » qui apparaît, suivi du générique de fin, très sobre !

– Ce sera grandiose, jubila-t-il !

– Mwouais, marmonna Hatta. Je continue à penser qu'il manque une fin à l'histoire entre le collègue et la sœur de Kasuga. Je trouve bien dommage : une délicieuse scène d'amour complèterait parfaitement le tableau. Pas vrai Kurumi ?

– Dans tes rêves, cameraman de pacotille ! répliqua l'intéressée.

Komatsu asséna un grand coup de porte-voix sur la tête de son compère.

- Tu ne penses qu'à ça, espèce de pervers !
- AIE ! Komatsu, tu m'as fait mal avec ton truc !
- Appelle-moi Monsieur le metteur en scène, ou si tu préfères, « Sensei » (maître), en toute simplicité, bien sûr !
- C'est ça, j'y penserai...
- Allons ! Dépêchons-nous de tourner ou il fera trop sombre !

Nous nous mettions ensuite en place pour la scène suivante. Madoka et moi reprîmes notre place devant la caméra de Hatta, ce dernier n'attendant plus que l'ordre de Komatsu pour commencer à tourner, et Manami se positionna devant la caméra avec le clap. Enfin, notre metteur en scène hurla dans son porte-voix tout plié du choc avec la tête de Hatta :

- Tout le monde en place ! Silence, on tourne !
- *Shinjuku Station*, scène 205, première ! annonça Manami.
- ACTION !



Epilogue

Enfin nos lèvres se rencontraient...

– Je t’en supplie, pardonne-moi de n’avoir pas eu confiance en toi ! J’ai agis comme une petite idiote, puis j’ai paniqué. Pardonne-moi, Kyosuke ! Je t’aime...

Après s’être longuement embrassés, nous nous sommes assis au bord du ponton. Nous avions tant de choses à nous dire... Madoka se blottit contre moi. Je posais amoureusement ma main sur son épaule pour la réconforter.

– Si tu savais comme je m’en veux de ne pas t’avoir fait confiance. Je t’ai soupçonné d’être en contact avec Kojiro, ce qui à mes yeux expliquait comment il m’a aussi vite retrouvée chez ta cousine. J’ai honte, Kyosuke.

– Je ne t’en veux pas ! Dans une telle situation tu étais en droit de soupçonner n’importe qui. Au fait, j’ai récupéré le ceinturon et tes médiateurs. Ils sont chez moi.

– Tu pourras les jeter, je ne veux plus jamais avoir à m’en servir. Promets-moi que tu t’en débarrasseras !

– C’est juré ! Nous le ferons même ensemble, si tu veux.

– D’accord !

Nous nous levâmes.

– Au fait, Kyosuke, je ne t’ai pas encore remercié d’avoir sauvé mon petit frère.

Et sur ces paroles elle m’embrassa d’un long et profond baiser. Enfin !

– Je t’aime, Kyosuke.

– Moi aussi je t’aime, mon petit ange. Si tu savais comme j’avais peur de t’avoir perdue.

– Je suis désolée, excuse-moi !

– Tu es toute excusée.

Je changeais de sujet :

– Dis-moi, Madoka, pourquoi ce rendez-vous ici ?

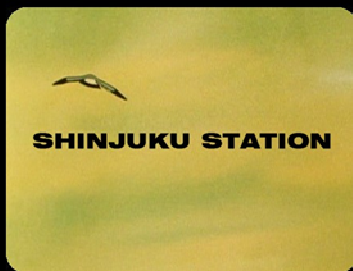
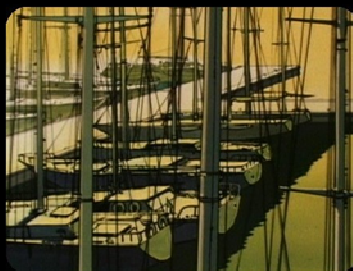
– Tu vois le grand yacht, là-bas ? Mes parents et mon petit frère m’attendent pour lever l’ancre. Je vais te présenter à eux, ils sont impatients de faire ta connaissance.

– Vous allez lever l’ancre ? Vous partez ?

– Oui, mais pas sans toi. Je voudrais que tu viennes avec nous, d’abord pour tout ce que tu as fait pour moi, ensuite parce que je désire que toi et moi nous restions ensemble pour toujours !

Toujours...

FIN



Postface

Comme vous avez pu le constater, deux choses primordiales à l'univers de la série *Kimagure Orange Road* font défaut dans ce récit.

Tous d'abord, le fameux « triangle amoureux » n'est pas complet ! Il manque en effet deux personnages principaux : Hikaru Hiayama, bien sûr, mais également Yuusaku Hino. L'explication est simple : Madoka et Kyosuke ont tous deux vingt ans et sont déjà élèves à l'université de Waseda, donc la rupture du triangle a logiquement déjà eu lieu quelques années plus tôt, selon la chronologie de KOR. Cette fiction se situe un an après l'accident qui a projeté Kyosuke dans le futur, et deux ans avant la rencontre des deux Kyosuke de 19 et 22 ans. Soit, en l'an de grâce 1992 selon la chronologie du film *ShinKOR* ! A cette époque, Hikaru a brisé l'amitié la reliant à Madoka et Kyosuke, et on peut facilement imaginer que, fou de douleur à cause du départ de sa bien-aimée, et tenant nos deux protagonistes responsables, Yuusaku en a fait de même.

Ensuite, l'indispensable pouvoir que possède le clan Kasuga et qui sans lui KOR n'aurait sans doute jamais existé est également absent de cette nouvelle. Il n'aurait tout simplement jamais pu être utilisé dans le tournage. Komatsu ignorant ce pouvoir, il ne l'a évidemment pas mis dans son scénario ! Toutefois, ce n'est pas une première : l'OAV « Un message au rouge » et le premier film de KOR « Anohi ni Kaeritai » ne le mentionnent pas non plus.

Stéphane, 1er août 2004

Du 12 au 20 avril 2008, durant mes vacances, j'ai effectué en compagnie de mon épouse un voyage à Tōkyō, cette *immense* cité. Quelle ville envoutante, incroyable, contrastante...

Mais je me suis surtout aperçu que mon récit était rempli d'écarts et d'incohérences ! Telle la station près de laquelle habitait la famille Kasuga (Itabashi-Honcho sur la ligne de métro Mita) était bien trop proche du centre-ville. Autre absurdité : lors de leur féerie d'une nuit d'été, Madoka et Kyosuke déambulent du quartier de Shinjuku à celui de Shibuya, ce qui fait une petite promenade de... 4 kilomètres à vol d'oiseau ! Pour l'avoir fait lors de mon séjour, j'ai eu mal aux pieds pour nos deux protagonistes !

Enfin, pour aller récupérer son petit frère, Madoka descend à la station Kasai (ligne Tozai) et se rend dans un quartier de docks. Or, cette station est située à près de 3 kilomètres de la mer ! Et si courageusement on se dirige vers le rivage, on tombe sur un par cet sur Disneyland Tōkyō... ! Mais point de traces de docks dans les parages !

J'ai donc repris tout mon texte depuis le début, en y ajoutant un préambule sur la gare de Shinjuku, et ça et là quelques actions supplémentaires. En outre, notre ami CyberFred m'avait fait remarquer que mon Kyosuke était très sûr de lui, ce qui ne collait pas du tout avec le héros éternellement indécis que l'on connaît ! J'ai donc aussi changé cela. Puis j'ai placé la petite boulangerie « en haut des marches » afin de ne pas altérer le rêve de notre ami dans le second épisode de l'anime (*Premiers ennuis* ou *Un baiser au goût de citron*).

Et tant qu'à faire, j'ai décidé d'agréer mon récit de quelques photos (toutes de viennent pas de moi) et images piquées dans les séries KOR et « City Hunter » (en espérant que Nicky ne m'en voudra pas trop !).

J'espère que vous aurez d'avantage de plaisir à découvrir cette nouvelle mouture.

ステファン (mon prénom en katakana), 31 janvier 2009

Table des matières :

<u>Préambule</u>	Imaginez...
<u>Chapitre I</u>	un petit pain au chocolat
<u>Chapitre II</u>	un nom charmant
<u>Chapitre III</u>	la petite voleuse
<u>Chapitre IV</u>	un mystérieux coup de fil
<u>Chapitre V</u>	les jardins de Shinjuku
<u>Chapitre VI</u>	un logement improvisé
<u>Chapitre VII</u>	et pour quelques verres de saké de plus...
<u>Chapitre VIII</u>	premier tête-à-tête
<u>Chapitre IX</u>	féerie d'une nuit d'été
<u>Chapitre X</u>	un départ brutal
<u>Chapitre XI</u>	la bagarre
<u>Chapitre XII</u>	rendez-vous sur le ponton F
<u>Chapitre XIII</u>	flash-back

Epilogue

Postface

